Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1983)
Heft: 695

Artikel: Auto-lecture
Autor: Dubuis, Catherine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1025066

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

magne, deux volumes, Minard 1964: à propos du *Bug-Jargal*: «Le cadre du récit est tout à fait dans la note de *Servitude et Grandeur militaires* (de Vigny).» *Burg-Jargal*: 1826; *Servitude...*: 1835! Erreur de dates.

Il y a pire: Quand la méchanceté vient s'ajouter à la sottise:
Rentrant de vacances, je trouve dans la *Tribune-Le Matin*, à propos de l'émission de Mousse Boulanger, dont je déplorais ici-même qu'elle ait été supprimée (DP 691), un article d'une rare ignominie intitulé: *Les éclats de Mousse Boulanger*. On y apprend que l'émission de poésie «ne rencontrait guère l'adhésion du public». Si l'on veut dire par là que «le public» préfère les variétés ou le sport, nous sommes bien d'accord. Mais s'il s'agit du public amateur de poésie — je précise que je ne suis pas poète; que de ma vie, je n'ai écrit un vers; que par conséquent, je n'ai eu ni à me louer, ni à me plaindre de Mousse Boulanger — ce public-là persiste à regretter amèrement l'émission. Quand l'article ajoute — recourant à une image, à un cliché particulièrement incohérent et donc déplacé — que «la suppression de cette émission ne fera pas pleurer dans les chaumières», on se console en se disant que ces mêmes «chaumières» ne lisent vraisemblablement pas les élucubrations du journaliste de «TLM». Mais lorsqu'il accuse Madame B. de confondre la poésie avec des «discours de chapelle», en vérité il ne sait pas ce qu'il dit et calomnie purement et simplement.

J. C.

ENCORE UN PEU D'ÉTÉ

La maison

Quand le petit Sébastien rentra chez lui en disant qu'il avait vu la maison qui mange les enfants, sa mère n'en crut pas un mot et l'attrapa par l'oreille. Elle remarqua néanmoins que le dos de la chemise de l'enfant était déchiré d'une manière curieuse, comme si quelque chose l'avait happé par derrière.

Elle devint alors songeuse: les enfants disparaissaient mystérieusement ces derniers temps, plusieurs familles éplorées recherchaient leurs marmots évanouis dans la nature. Les vieux mythes renaissaient: les loups, les lynx, la bête de Gévaudan.
Interrogé, Sébastien raconta; il jouait dans la forêt proche quand soudain il s'était trouvé devant une clairière inconnue, où se dressait une drôle de maison. Pourquoi drôle? Je ne sais pas, dit l'enfant, elle avait l'air d'une personne. Comment, d'une personne? Oui, et elle parlait. Les adultes se regardèrent. Elle disait: «Viens, petit garçon», avec une voix comme celle de maman quand elle veut que je m'endorme et moi, je ne veux pas. Je suis allé vers la maison (frisson dans l'assistance), et puis j'ai eu peur et j'ai voulu m'en aller. J'ai senti qu'on me retenait par derrière, j'ai eu encore plus peur et j'ai tiré: ma chemise a craqué, et j'ai entendu la voix qui disait encore plus doucement: «Je mange les enfants, mais un enfant me mangera.» Alors, j'ai couru, je me suis perdu, et puis j'ai retrouvé ma maison.

Un enfant? La perplexité était grande. Un enfant? Peut-être précisément le petit Sébastien? Il n'en est pas question, dit la mère fermement, Sébastien ne bougera plus d'ici; je l'attacherai même, s'il le faut. On organisa des battues qui ne donnèrent bien sûr aucun résultat. La clairière, la maison restaient introuvables. Un jour, passant devant la masure de Dado, la mère de Sébastien eut une idée: l'idiot bavait sereinement en jouant avec la terre. Un enfant? Pourquoi pas? Cela valait la peine d'essayer. Elle prit la voix maternelle qui berce les enfants au moment de les endormir. L'idiot releva sa grosse tête dodelinante, se leva en vacillant et s'approcha, fasciné. La mère recula, l'entraînant vers l'orée du bois. L'idiot sur ses talons, elle fit mille et un tours, et quand elle fut assurée que Dado était bien perdu, elle retourna au village.

Dado ne revint pas. Les mois s'écoulèrent, l'oubli vint et les enfants cloîtrés se remirent à sortir, puis à s'aventurer dans les bois. Plus aucun d'eux ne disparut. On raconte cependant que Sébastien, devenu grand, se promenant main dans la main avec sa fiancée, déboucha un jour dans une clairière qui lui parut vaguement familière. Il serra plus fort la main de sa compagne: à l'une des extrémités de la clairière, les ruines d'une maison montraient leurs os blanchis par le temps. S'étant prudemment approchés, les jeunes gens constatèrent avec surprise que ces ruines dégageaient une étrange chaleur, comme si un feu intérieur ne cessait de les calciner. Elles avaient aussi une forme curieuse, celle d'un corps étendu, un immense corps humain. Le silence était total, sauf un oiseau, sans doute, dont le chant plaintif imitait le bercement d'une voix maternelle.

Catherine Dubuis

AUTO-LECTURE

J'étais l'autre jour devant un aréopage de lecteurs. «Franchement, me dit l'un d'eux, ta dernière histoire (*La Fleur*, DP 694), elle est nian-nian!» J'étais triste, j'aimais bien mon histoire... «Vous, me dit un autre lecteur, vous avez des problèmes avec votre mère!» Je reconnus alors le lecteur freudien. «Bah! répondis-je, pas plus qu'un autre.» «Si, si, répliqua-t-il en me balançant sous le nez un long index maigre, c'est évident: mère abusive, castratrice, destructrice des rêves enfantins. Il faudrait d'ailleurs savoir, ajouta-t-il d'un ton pénétré, si la fleur a des épines.» «Bien sûr qu'elle en a! intervint brusquement un troisième interlocuteur; ça crève les yeux! La fleur est une rose!» «Beuh! bredouillai-je, c'est bien banal!» «Pas tant que la suite! me lança le lecteur politique hargneusement. La mère, c'est l'entente bourgeoise, la fleur est une rose et petit Pierre le parti socialiste.» J'en restai bouche bée. «Et, poursuivit triomphalement l'exégète, le refuge dans la fleur illustre parfaitement le refus du réel, le désir de repliement, en un mot l'inefficacité foncière des partis de gauche devant la crise. Régression, pour tout dire.» Au mot de régression, le lecteur freudien leva derechef son index et ouvrit la bouche. Et moi, je pris la fuite.

C. D.